

Préambule

La vie est une aventure, les Contes en sont les témoins immortels. Au fil du temps, ils passent en chuchotant de bouche à oreille, ils demeurent dans les mémoires puis reviennent de génération en génération. Ils ressurgissent on ne sait d'où encore plus frais que jadis. Un conte c'est un poème en prose avec son atmosphère, son époque, ses coutumes et ses mœurs, ses personnages nés de la réalité et de l'imaginaire exposant leur façon de voir les choses. Un conte baigne de soleil les cœurs tristes, les fait rêver en voyageant. Le lecteur s'évade de ses angoisses et de la monotonie quotidienne, se promène dans son enfance, dans le parfum de ses jeunes années dans son innocence première. Des contes pour tous ? pourquoi pas ? peut-on avoir honte de conserver une âme d'enfant ? Et si les contes n'étaient rien d'autre que le passé qui revient ? Deux enfants, vous peut-être avec votre frère, votre sœur, ou votre premier amour écoutent jaillissant comme une source de jouvence de la bouche d'un conteur, les récits de leurs ancêtres.

BON VOYAGE !!!

Premiere partie :
Une certaine façon de voir les choses

(D'après des contes populaires catalans du XIX^e siècle,
transmis de bouche à oreille)

Les Œufs de jument

Le printemps s'annonçait dans les moindres recoins de la nature. Le chant des oiseaux écrivait ses notes sur les portées d'un ciel bleu d'azur. Les arbres secouaient leur chevelure de jour en jour plus fournie. Les premiers bourgeons pointaient leur bout de nez. Les fleurs des champs, coquelicots en tête, brossaient le tableau le plus tendre de l'année. Les jardiniers s'affairaient pour permettre aux jardins de revêtir leur habit de fête. Les passants dans la rue sifflotaient un petit air guilleret en marchant d'un pas allègre, en bref il se passait quelque chose :

« Mars riant malgré les averses préparait en secret le printemps. »

Roby et Lucie, dormaient encore dans leur chambre rose et bleue. Ils avaient cette nuit-là encore, comme il leur arrivait souvent, interchangé leur lit. Roby occupait celui de la petite fille et Lucie celui du petit garçon. Deux rayons de soleil plus malins que les autres, avaient réussi à s'infiltrer entre deux interstices du volet.

— « Moi, dit l'un, je vais caresser Roby

— D'accord dit l'autre, je vais de mon côté caresser la gentille Lucie. »

Ils ne savaient pas naturellement que les enfants avaient échangé leur lit. Leur surprise fut telle, qu'ils se regardèrent et éclatèrent de rire comme seuls les rayons de soleil peuvent le faire, c'est-à-dire en illuminant la pièce. Ces rires joyeux tirèrent les jumeaux des bras de Morphée. Les rayons de soleil ne bougeaient plus.

— « Tu riais en rêvant dit Lucie à son frère, et tu m'as réveillée.

— Non, c'est toi, qui m'as réveillé en riant. »

Tu crois cher petit lecteur, qu'ils vont se disputer pour une telle bagatelle comme peut-être toi tu le fais avec tes frères et sœurs ? Mais non ! Roby et Lucie sont des enfants qui n'aiment pas se disputer ; quand ils ont un différent ils discutent, ils s'expliquent et tout rentre dans l'ordre. Ainsi font-ils ce dimanche matin. Puis, après avoir ouvert leur volet en grand, et salué le soleil dont tous les rayons cette fois sont entrés en dansant, rejoignant les deux premiers, Lucie et Roby, se roulent sur les lits, s'envoient les pelochons, se cachent dans les placards, en somme déchaînés davantage qu'à l'accoutumée, ils vivent follement l'atmosphère de ce jour pas comme les autres.

Ils descendent prendre leur petit déjeuner que leur maman leur a préparé dehors sur la terrasse sous la tonnelle de roses, dans une maisonnette tout près de Nice. Ils mangent de bon appétit.

— « Roby ! dit Lucie, raconte-moi une histoire comme tu sais le faire le dimanche au petit déjeuner.

— D'accord répond celui-ci, je vais te raconter l'histoire de deux nigauds.

— Oui ! oui ! et rayonnante, elle bat des mains.

— Mon histoire s'appelle – "Les œufs de jument"-

Je commence mon récit :

« Il était une fois un petit village des Pyrénées à quelques kilomètres de Luchon, et ce petit village s'appelait Esténos.

Le jour où se passe la scène, le village est en ébullition car la foire vient de commencer et les habitants du coin aussi bien que des environs y conduisent, les uns du bétail, les autres y apportent des fruits et des légumes.

Or, voilà que sur le chemin des chevrettes, deux nigauds rencontrent un paysan qui marchait à côté d'un âne aux paniers remplis de courges.

— « Que transportez-vous là brave homme ? demande l'un des nigauds.

— Ne le voyez-vous pas ? Ce sont des œufs de jument.

— Ils sont magnifiques ! s'exclament les deux nigauds qui se regardent, se font un clin d'œil, se mettent un peu à l'écart pour échanger leur point de vue et tombent d'accord pour proposer au paysan de les lui acheter.

— Combien demandez-vous pour ce chargement ?

Le paysan, désirant profiter de tant de niaiserie leur en demande le maximum. Le prix en est si élevé qu'après avoir fouillé leur porte-monnaie et tous les fonds de leurs poches, ils ne réussissent qu'à réunir le strict minimum pour acquérir deux courges – (pour eux, comme tu l'as compris ce sont des œufs de jument. Et tu sais aussi, petite sœur, que les juments ne pondent pas d'œuf !). Bon ! je continue.

— Faites attention de ne pas les casser leur dit l'homme, c'est fragile des œufs !

Le paysan satisfait comme tu peux le comprendre car il a déjà bien gagné sa journée, poursuit sa route. Tandis que chacun de nos deux nigauds se chargeant de son « bien », croyant avoir floué le marchand, suspend à son cou ce qu'il croit être un œuf de jument et revient vers chez lui tout doucement, en mesurant ses pas, pour ne pas casser le fragile fardeau.

Ils avancent le long d'un sentier très étroit, ouvert au pied de la montagne. Arrivés à moitié sentier, ils se trouvent dans l'obligation de passer l'un derrière l'autre en file indienne. Mais patratat ! celui qui marche derrière l'autre, trébuche sur une pierre, plonge la tête la première avec sa courge sur celui de devant, qui trébuche à son tour, se ratrape pour ne pas tomber, lâche sa courge qui va rejoindre allègrement celle de son compagnon. C'est une véritable catastrophe pour les deux nigauds qui regardent les larmes aux yeux, les deux ballons improvisés dévaler la pente, rouler, sauter de palier en palier le flan de la montagne, avant de finir au plus profond du précipice.

Tu peux facilement te représenter la déception des deux sots qui regardaient leurs cous et leurs mains vides. Il ne leur restait plus rien et ils n'avaient plus de sous.

Tout à coup, alors qu'ils regardaient au fond du précipice les vestiges de leur ancienne richesse, ils se frottent les yeux, les écarquillent autant qu'ils peuvent tellement ce qu'ils voient leur semble inouï.

— « Tu vois comme moi, dit l'un d'eux ?

— Des poulains ? C'est ça ?

— Oui ! des poulains et tu as vu comme ils trottaient ?

— Oui. Ils étaient drôlement bons ces œufs ! Nous avons fait une bonne affaire !

— Tu te rends compte tout ce que nous avons perdu ? Nous avons été punis. Nous avons voulu voler ce pauvre homme et voilà ! « Bien, mal acquis ne profite jamais ».

En réalité Lucie, voici ce qui s'est passé : les courges, en tombant au fond du précipice se sont écrasées près d'un couple de lapins, troublant la quiétude de ces calmes petits animaux. Effrayés, ils se sont enfuis à toutes pattes.

Notre paire de bouffons voyant cette scène, a pris les lapins pour des poulains, d'où les plaintives exclamations que tu connais »

La petite fille rit de bon cœur devant la méprise de ces deux héros.

— « Tu me raconteras une autre histoire dimanche prochain au petit déjeuner ?

— D'accord, maintenant nous allons aider maman à démettre la table, et nous irons jouer chez nos voisins. »

FIN

La Femme qui ne voulait pas faire la vaisselle

Saint-Martin Vésubie, situé dans l'arrière pays niçois s'était revêtu de ses plus beaux habits de fête. Les villageois ainsi que les touristes se préparaient à assister au « Festin » ou fête paroissiale, coutume ancestrale instituée pour rendre hommage au saint de la paroisse et que dans le Sud Ouest on appelle « Fête locale ». Lucie et Roby, l'on s'en doute, n'étaient pas les derniers à parcourir d'un point à l'autre les baraques foraines : barbe à papa à l'odeur alléchante, noisettes grillées caramélisées dont les effluves venaient vous chercher au plus lointain recoin de l'élégant village, carabines au bruit sec, manèges à la musique entraînante, tout était installé pour le plus grand plaisir des petits et des grands. L'orchestre prenait place sur l'estrade emménagée pour lui. Charlot, le vacher très apprécié pour sa gentillesse et le lait de son troupeau, descendait calmement la côte et approchait de l'esplanade.

Là, il tomba nez à nez avec nos deux héros.

— « Oh ! Charlot ! tu viens à la fête ? Tu as abandonné ton troupeau ? »

— Oui, les enfants, je ne manquerais pour rien un tel moment. Je participe tous les ans à cette manifestation et j'en suis très heureux.

— L'orchestre se prépare à nous charmer les oreilles en semant dans le vent ses accords parfaits et harmonieux.

— Puis-je te poser une question Charlot ?

— Dis toujours, Lucie.

— Est-ce que tu connais des histoires ?

— Ne fais pas attention Charlot, relève Roby, ma sœur adore qu'on lui raconte des légendes, des contes, des fables, en somme tout ce qui excite son imaginaire.

— D'accord gentille Lucie, je vais te raconter une vieille histoire que mon père m'a racontée quand j'étais petit et qu'il tenait je ne sais d'où.

« Il était une fois un garçon et une fille qui ne se déplaiaient pas du tout. Il y avait déjà longtemps que le jeune homme courtoisait la jolie jeune fille, mais celle-ci minaudait, jouait à la coquette. Quand il lui demandait :

— « Tu te marieras avec moi ? »

Elle lui répondait rituellement évasive :

— « Peut-être. » et s'enfuyait en riant.

Il restait là, pétrifié à chaque fois.

Mais un jour, alors qu'ils cheminaient paisiblement, le jeune homme eut une idée de génie, tellement il avait hâte de l'épouser.

— Je t'aime et je vais te le prouver. Je sais que les femmes craignent de se marier parce qu'elles n'aiment pas faire la vaisselle. Aussi je te promets que lorsque tu m'auras épousé, c'est moi qui la laverai.

La jeune fille d'un seul coup devint gaie comme un pinson. Heureuse, elle lui sauta dans les bras.

— Dans cette condition, pour moi l'affaire est conclue et j'accepte ta main lui dit-elle.

Le temps d'annoncer la nouvelle à tout le village, de se présenter aux parents respectifs, de rendre publiques les fiançailles, de les matérialiser par un grand repas fleuri, dehors, en pleine nature avec comme convives tous les habitants du lieu, ceux des chaumières, des fermes, des maisons de maître, sans oublier ceux du château et ceux du presbytère monsieur le curé en tête, le médecin et toutes les notoriétés du coin, le temps donc, de préparer les esprits à la future noce et le fameux jour « J » arriva.

Ce fut une liesse sans pareille. Personne n'avait rien vu d'aussi extraordinaire. Les oiseaux sur les branches n'en chantaient plus tant ils en avaient le souffle coupé. Les fleurs ébahies ne quittaient pas le spectacle de leurs corolles ouvertes. Elles laissaient échapper de tels soupirs que l'essence subtile de leur cœur parfumait l'air tout alentour. La messe se déroula au rythme des grandes orgues. L'émotion était profonde dans l'âme des participants. Après le rituel cérémonial final, le cortège se forma pour quitter l'église, les photographes naissaient de tous les coins du parvis et les pétales de roses pleuvaient sur les mariés. Le festin fut grandiose, la joie incommensurable. Mais tout ayant une fin, chacun se retrouva chez soi, y compris les époux dans leur maisonnette ma foi fort bien aménagée.

Les mois s'écoulent tranquilles...

... Jusqu'au jour où comme à l'accoutumée, l'épouse ayant préparé le repas et mis la table, appelle l'heure venue, son mari pour déjeuner. Il arrive guilleret en sifflotant et dit :

— « Mmeu... ça sent bon ! Je me sens en appétit !

— J'espère que tu aimeras les mets que je t'ai préparés avec amour.

— Tu cuisines très bien et je me régale toujours en mangeant tes préparations.

Elle apporte à table, le bouillon, puis le poisson, l'omelette et le riz. Ils mangent de l'appétit de la jeunesse, bavardent joyeusement sur les nouvelles du village, s'embrassent au passage avec tendresse et le repas se termine ainsi.

Le mari se lève et se prépare à prendre congé de sa femme. Lui prodiguant flatteries et caresses, il lui dit :

— « Maintenant, tu vas desservir la table, laver la vaisselle sale, ranger la cuisine, tandis que j'irai me promener un peu pour digérer.

— Comment ? il y a trois mois maintenant que nous sommes mariés, trois mois que tu agis comme aujourd'hui. Tu